

Ces « cassos » en survie au cœur de la campagne charentaise

Pourquoi certains sont appelés ainsi ? Le sociologue Clément Reversé a interrogé de nombreux jeunes ruraux de Charente pour son enquête sur « La vie de cassos, Jeunes ruraux en survie ». Il reçoit cette semaine le « Prix du livre contre les inégalités ».



MAURICE BONTINCK
m.bontinck@charentelibre.fr

« J'en ai marre qu'on me dévisage, j'aimerais bien qu'on m'envisage. » La phrase est d'Albert Camus. Elle aurait pu être prononcée par Loïc, Clémence, Nathan, Léo. Ils font partie des 37 Charentais interrogés pour l'étude de Clément Reversé : « La vie de cassos, Jeunes ruraux en survie. »

(1)
Le sociologue, qui recevra vendredi à Tours le « Prix du livre contre les inégalités », enquêtait d'abord sur le décrochage scolaire et l'insertion sans diplôme à la campagne. Son travail s'est élargi après avoir rencontré Loïc en Charente. Son livre débute avec lui parce qu'il est le premier des 100 enquêtés à utiliser le terme « cassos » en parlant de sa mère et lui. « J'ai trouvé ça très fort d'avoir des jeunes qui parlent ainsi d'eux-mêmes, comme une fatalité. »

C'est le point de départ d'une enquête saisissante dans une ruralité où un tiers des moins de 30 ans vit sous le seuil de pauvreté. Une plongée dans des existences alternant expériences de souffrances, de désillusions et de très grande vulnérabilité. Un miroir posé sur notre société qui fait de ces « cassos » une figure repoussante pour éviter de s'en occuper. Et de leur ressembler.

Quelle est votre définition du 'cassos' ?

Clément Reversé. Le cas social est vu comme quelqu'un qui n'arrive pas à maîtriser sa vie pour un tas de raisons. C'est surtout un outil de distinction sociale et de mépris. Une manière de pointer des vies différentes, voire dégoûtantes qui sentent le tabac froid et la maison renfermée. Des vies inutiles comme pour se rassurer sur la sienne.

Comment avez-vous réussi à les faire parler autant ?

Ils n'ont pas beaucoup d'endroits où ils peuvent parler. Ni la famille, ni le conseiller de la mission locale. Ils n'ont pas beaucoup de copains. Ils ont fait de nos rencontres un espace hors du temps en donnant du leur, pour 'vider leur sac'.

L'école est au cœur de votre travail avec le passage du primaire au collège. Pourquoi décrochent-



La photo de couverture du livre a été réalisée en Charente par le photographe de La Rochefoucauld, Cédric Calandraud. C. C.

ils là ?

Tous disent qu'ils ont des difficultés en primaire. Mais le collège, c'est le moment où on distingue ceux qui deviendront les premiers de cordée et ceux qu'on va appeler les vaincus du système. Ce sont souvent ces jeunes-là. Tout cela, à l'adolescence, quand on se crée en tant qu'individu. On les force à venir au sein d'une institution qui leur rappelle qu'ils ne sont ni bons, ni désirés.

Pourquoi n'y a-t-il pas une forme de révolte ? Vous écrivez : « Ils ne disent jamais que l'école n'est pas faite pour eux mais qu'ils ne sont pas faits pour l'école ».

Tous m'ont dit ça. Il n'y a pas de remise en question de l'institution. Ce qui m'a marqué, c'est cette fatalité dans leur parcours de vie : c'est accepter la précarité, accepter l'humiliation. Pour ne pas faire de vagues, ne pas subir de stigmatisations.

C'est souvent à cette période du décrochage que la santé mentale est la plus dégradée. Sur 100 jeunes rencontrés, 7 ont tenté de se suicider et 51 évoquent un épisode dépressif...

Quand on parle de la santé mentale pour des enfants de classes moyennes ou aisées, on va essayer de trouver des arguments pathologiques, de dépister, de trouver des troubles. Pour les classes popu-

lares, on est sur des arguments de type reproduction sociale : 's'ils ne s'en sortent pas, c'est qu'ils ne sont pas bons'. S'il y a du mal-être, s'il y a des troubles, c'est la fatalité. On ne pourrait pas faire grand-chose pour eux. Ajoutez-y l'isolement géographique, social et familial : on a tous les ingrédients désastreux pour une santé mentale désintégrée.

« Il y a des jeunes qui ne mangent pas, qui se prostituent. »

Avec ce décrochage, ils parlent vite de s'orienter vers un « vrai travail ». C'est quoi ?

Ils veulent se distinguer du travail scolaire qu'ils ont quitté. Ça justifie de s'orienter vers un 'vrai travail', celui qui doit passer par le corps, pour lequel on se lève tôt. On n'est pas assis devant un ordinateur, 'à rien faire'. Ce sont ces métiers qu'on appelait 'essentiels' pendant le Covid et qui sont devenus encore plus précaires.

C'est dans cette logique qu'ils ne veulent pas être considérés comme des « assistés » ? Ils disent souvent refuser le RSA...

Ils sont stigmatisés comme la frange la plus basse de la société, la minorité du pire des classes populaires. Pour ne pas se retrouver tout

Rejet de la politique, montée du masculinisme

Et la politique ? Clément Reversé a été surpris par les non-discours sur ce sujet. « Ils se présentent comme complètement désintéressés, explique-t-il. Alors que toute leur vie est cadrée par des décisions politiques, ils tiennent un discours complètement faux sur le ton : la politique n'a rien à voir avec moi, donc je ne veux rien à voir avec la politique ». Aucun parti en particulier ne semble bénéficier de leurs faveurs. « Chez mes enquêtés, je n'ai pas remarqué une accointance forte avec le RN ».

Le sociologue qui continue toujours son enquête démarrée en 2017 a en revanche remarqué de vraies évolutions identitaires : « J'ai constaté ces dernières années une montée notable des discours masculinistes comme un décalage de curseur de ce qui est considéré comme d'extrême droite. » Comme aux États-Unis, parmi ceux que l'on appelle les déclassés.

en bas, ils refont une sous-catégorie en disant 'je suis peut-être un cassos mais je ne suis pas un assisté'... même s'ils touchent tous des aides d'un manière ou d'une autre.

Vous prenez l'exemple d'un élu charentais qui voit dans la jeunesse « une ressource indispensable à la commune » mais aussi « la cause de tous les problèmes ».

Ces jeunes sont trop souvent vus comme une ressource et pas comme des individus. Il faut qu'ils restent et fassent vivre le territoire, comme une ressource. Ces territoires voudraient les trier. Garder ceux qui sont actifs, polis, avec une bonne réputation, qui ne font pas le 'bazar'.

Comment réparer ces enfants cassés dès la naissance et fracturés à l'adolescence ?

C'est un travail à plusieurs niveaux. D'abord, au niveau politique, arrêter de dire que les aides sociales, ça renforce la fainéantise. C'est faux.

En revanche ça diminue la pauvreté. Il y a des vécus derrière ces discours anti-assistanat, il y a des jeunes qui ne mangent pas, qui se prostituent.

Il y a ensuite un travail à faire avec les associations. Essayer de remobiliser ces jeunes en démontrant qu'on a beaucoup plus à faire unis plutôt qu'en se stigmatisant les uns les autres.

Avez-vous d'autres pistes ?

Ne plus employer le terme de « cassos » comme une insulte. Parce que derrière, il y a des réalités et des vécus très lourds.

Clément Reversé - La vie de cassos. Jeunes ruraux en survie, Le bord de l'eau.